Le futur a bien changé.
Petit, je m’imaginais un futur sur la base des histoires que j’entendais, de voyage intergalactique, de technologie, de robots et d’informatique, de médecine et de biologie qui nous rendrait immortels… Je rêvais des étoiles et en voyant toutes les nouvelles découvertes d’exoplanètes qui éclairaient nos à priori sur l’équation de Drake et son estimation du nombre de civilisation dans notre galaxie, je me prenais à imaginer rencontrer ces espèces. En voyant les expériences des scientifiques dans la station spatiale internationale, je m’imaginais l’humain en apesanteur et les défit que cela amènerait…
Ça n’était pas mon futur que j’imaginais mais celui de l’humanité. La « bonne fin », celle ou on voit défiler les crédits et ou je peux être fière d’être dans les petits noms qui défilent à l’écran, fière de cette espèce animale dont on fait partie, d’être un singe intergalactique qui aurait su se défaire de sa condition, qui aurais su s’émanciper de la nature, de la terre qui l’a vu naitre, de la vie et du temps.

Le futur a bien changé.
J’ai grandi et les histoires que j’entendais n’étaient plus les mêmes. Je ne faisais pas partie d’une espèce mais d’un groupe repérable à sa couleur de peau, son origine géographique, ce qu’il porte, la longueur de ses cheveux, son sexe et son orientation sexuelle, la marque de son téléphone portable. Il semblait loin le but, l’objectif, la « bonne fin » que je m’imaginais. Il n’y avait pas de grandeur dans ce futur, c’était une monotonie de combats stériles, d’oppositions fatigantes… du conflit pour du conflit.
Et pourtant ça aurait pu exister, et je le crois encore aujourd’hui, des pyramides, des cathédrales, des canaux traversant des continents, des rails reliant des personnes qui ne semblaient avoir rien en commun, il a existé de grands projets transcendants ceux qui s’y attelaient, les premières histoires que j’avais entendu n’étaient pas fictives. Elles étaient minoritaires, c’était une ponctuation dans un roman. Quelques milliers de personnes qui soufflent dans une même direction ne changent pas la direction du vent.
J’ai voulu souffler dans cette direction, ne pas me résigner, pouvoir être fière de l’humanité. Si ça n’était qu’une histoire, il suffisait d’en raconter une autre. Alors j’ai raconté. D’entendre des histoires j’en étais devenu le conteur. Manifester, essayer de convaincre et vivre en accord avec un souhait qui ne se réalisera surement jamais n’est pas facile.
Si je ne fais pas partie d’une espèce, identifier moi au groupe qui rends le monde meilleur. Quelle naïveté. Ce groupe n’existe pas. Tout ça c’est de la politique, il n’y a pas de gentil, pas de méchant et les histoires que je racontais… Le monde est gris les conflits de groupes ne sont que ça, des conflits de groupes et moi qui voulait ne pas être dans un groupe… quelle naïveté…

Et puis il a fallu que le futur ait encore une fois bien changé.
Comme c’est rafraichissant se finalement se sentir une part de l’humanité, de faire partie de ce groupe et de retrouver mon nom sur les crédits de fin. Pas la « bonne fin ».
Quelle naïveté. Découvrir que notre recherche d’émancipation nous a contraint au futur qu’on lit dans les rapports du GIEC, qu’il n’y a plus d’histoire à entendre ou raconter autre que celle du mur qui se rapproche. En fermant les yeux je vois encore le futur de mon enfance, lointain et irreconnaissable.
Le livre gris du conflit s’éclipse sur l’étagère du monde que nous avons détruit. Nous, cette humanité à laquelle j’ai tant voulu m’identifier.
Alors J’espère que le futur change encore, plus d’histoire, plus de naïveté.
Il reste un monde gris, au bord du précipice et moi, qui souffle encore et encore.